

toutes les préventions qui se rattachent à ce mode d'enseignement, qui, du reste, comme tous les autres, est susceptible de se perfectionner sans cesse."

M. SIMAYS s'exprime ensuite dans les termes suivants :

La formation de l'association générale et l'institution des conférences des instituteurs sont les indices non-équivoques d'une phase nouvelle pour l'éducation et le pronostic certain d'une ère nouvelle pour les instituteurs : elles nous donnent la ferme conviction que dorénavant nos fonctions seront mieux appréciées ; que nous perdrons moins nos saurs et que nous recueillerons moins d'amertume, en nous efforçant de les remplir dignement.

Mais pour atteindre ce but, visons-y "qui vult finem debet velle medium." Quiconque veut la fin doit aussi vouloir, c'est-à-dire, doit pratiquer les moyens propres à y parvenir. Et quel moyen plus propre que les conférences ?

*Elles seront notre musée* : chacun de nous y apportera son tribut d'expérience ; nous y exposerons nos systèmes, nos petits secrets, nos meilleures inventions ou améliorations en fait d'enseignement ; chacun y expliquera, sans dissimulation comme sans vanité, sa méthode favorite ; c'est-à-dire, celle qu'il a suivie avec le plus de succès, et nous formerons ainsi bientôt, au bénéfice de la jeunesse scolaire et à notre avantage personnel, pour notre propre jouissance et commodité, une collection imposante de procédés utiles d'enseignement à laquelle le confrère qui se croit le moins habile saura peut-être le plus contribuer. Le plus modeste instituteur pourra résumer quelquefois en peu de mots l'exposé d'un moyen ingénieux fécond en conséquences pour les progrès de l'instruction et que des essais réitérés ou un effort subit pour adapter ses explications à la jeune intelligence de ses élèves, lui auront fait découvrir. Il enseignera ainsi aux plus capables un expédient dont ils sauront tirer parti. Réciproquement les plus instruits communiqueront volontiers, spontanément même, à ceux qui le sont moins et de manière à ne pas les froisser, leurs avis et leur science et lorsqu'on pourra s'instruire ainsi mutuellement et souvent sans s'interroger, personne ne craindra de se faire soupçonner d'infériorité ou de manifester son insuffisance.

Dans ces conférences, où chacun communique ainsi à ses confrères ses pratiques d'enseignement, les connaissances, les certitudes qu'ont acquises les uns éclaircissent les doutes qu'ont conçus les autres, les sentiments se purifient, les vues convergent, les idées s'assainissent, un croisement continu les rend fécondes et il en naît de fréquentes comparaisons, de concluants accords et parfois d'utiles débats qui secondent la pratique ou même suppléent à l'expérience ; ainsi : Du choc de l'acier et de la pierre jaillit la lumière, du heurt des opinions jaillit la vérité.

De toutes ces considérations je conclus, et la raison de ma déduction est tangible, que, si nos conférences sont sagement réglées et si nous les suivons régulièrement, notre esprit se familiarisera avec le raisonnement, avec l'observation, nos notions se transformeront en connaissances et nos connaissances elles-mêmes deviendront plus vastes, plus variées et surtout plus approfondies.

Bien plus que la restriction du choix des livres d'école, les conférences nous mettront et nous maintiendront en état de répandre uniformément l'instruction, parce qu'elles nous apprendront à travailler, quoiqu'en usant de moyens divers, suivant les mêmes principes, et à atteindre le même but, quoiqu'il nous apparaisse sous différents points de vue.

Effectivement les conférences nous tiendront lieu d'école-normale : toutes les questions pédagogiques, tous les sujets qui se rattachent au régime des écoles pourront y être traités et les maîtres, en s'y perfectionnant, perfectionneront naturellement l'instruction : car l'école c'est l'instituteur ! En cherchant à paraître avantageusement aux conférences, nous serons contraints à surmonter l'aridité de l'étude et nous ne pourrons faire autrement que de nous perfectionner.

*Elles seront la lice* où notre activité ainsi tenue en haleine dégoûtera notre esprit et stimulera efficacement notre émulation, où le plus timide d'entre nous gagnera de la hardiesse et où le plus faible développera ses forces en essayant à lutter ; les exercices salutaires auxquels nous nous formerons dans nos conférences, en dissipant notre ennui, en faisant diversion à nos peines, parsèmeront d'heures d'agrément la monotonie de notre profession fastidieuse, nous auveront d'une vie nouvelle et nous empêcheront de languir. Une des plus cruelles privations, le supplice continu, la privation des maîtres d'école, n'est-ce pas l'isolement dans lequel ils végètent, dans lequel ils se ranillent ? Or, si nous étions assez insoucians, assez peu amis de nous-mêmes, pour ne point nous y soustraire par l'unique issue qui nous est charitablement ouverte, si nous étions assez malheureux pour nous rendre manifestement coupables d'indolence ou négligence de nous former en ne persistant pas à

demeurer unis, non-seulement nous provoquerions l'abandon et nous perdriions tout droit de nous en plaindre, mais ce serait nous exposer à la déconsidération, ce serait nous livrer au mépris.

C'est à l'école, c'est sous les yeux de l'instituteur que l'enfant doit faire l'apprentissage de la vie. Erreur que de croire qu'il ne faille l'y bourrer que de simples notions, qu'il ne faille lui faire apprendre par cœur que des théories abstraites ! Il faut y exercer les enfants à la pratique, il faut leur montrer à bien vivre, leur enseigner le bon ton, les convenances, tous les préceptes de la véritable civilité. L'école c'est leur petit monde, leurs compagnons sont pour eux la société ; mais au lieu de leur permettre d'en singer les travers et de simuler entre eux des querelles et des batailles, ne ferait-on pas mieux de les instruire sur les règles de la discussion en soumettant à leurs enfantines et naïves, mais quelquefois spirituelles délibérations, des sujets légers, à la portée de leur intelligence et en les leur faisant traiter selon les formes, leur faisant simuler plutôt des conférences, des comités, des instituts ou, par exemple, en leur faisant jouer à propos, (sans badinage et relativement au degré d'instruction auquel ils seraient parvenus,) les rôles de conseillers, commissaires, de marguilliers, de juges de paix, et autres ? Tentes avec réserve et conduits avec discernement, en s'appliquant à leur faire modérer l'expression de leurs sentiments, à leur faire contenir leur humeur fougueuse, à prévenir en un mot toute animosité, ces essais seraient-ils téméraires ou ridicules, ces rôles seraient-ils trop prétentieux ? N'auront-ils donc pas à les remplir sérieusement plus tard et au moins aussi bien que leurs parents les remplissent aujourd'hui, et devrions-nous leur laisser ignorer la manière d'exercer ces différentes fonctions jusqu'au moment où ils devraient les connaître et où leur esprit sera devenu trop émonssé, leurs passions trop violentes et leurs habitudes trop invétérées pour qu'ils puissent plier leur caractère aux exigences d'une étiquette, d'un cérémonial ou à des formalités légales qu'ils n'auraient jamais apprises et qu'ils n'apprendraient alors qu'imparfaitement, à leur confusion et au détriment ou à la honte de ceux qui les auront élus ou délégués ?

Mais, saurons-nous préparer des jeunes gens au monde, à la vie publique, à la bonne société, si nous ne la fréquentons, si nous ne nous réunissons pour pratiquer ces coutumes sociales nous-mêmes ? Saurions-nous leur enseigner à paraître et à s'annoncer convenablement en public, si nous ne nous habitons qu'à parler en termes vulgaires, si jamais nous ne discuterons que devant des enfants et si rarement nous sortons du voisinage de ces braves gens qui, de bonne foi, s'imaginent que le bon sens supplée à l'éducation, qui prennent de la loquacité pour de l'éloquence et de l'obstination pour du raisonnement ? Nous aurons beau posséder les plus belles théories, si nous sommes situés de manière à ne pouvoir les mettre en pratique, insensiblement elles s'effaceront de notre souvenir et nous perdrons jusqu'à l'aptitude à les communiquer. Ce n'est qu'en nous isolant moins, en venant nous retremper, orner notre esprit et adoucir nos mœurs aux conférences, en venant y apprendre à nous connaître et à nous traiter mutuellement non-seulement avec politesse mais avec considération, avec urbanité, à nous témoigner une amitié franche et une déférence cordiale, que nous rediendrons aptes à civiliser, habiles à polir nos élèves. Ce n'est qu'en nous rendant ainsi réciproquement respectables que nous nous serons respectés.

La tâche de l'instituteur ne se borne pas, Messieurs, à préparer les intelligences ; il doit former les cœurs, il doit façonner l'homme, il doit en faire un citoyen et un chrétien. Il doit le préparer à vivre non-seulement pour soi, mais aussi pour son prochain et pour Dieu ; il doit donc lui apprendre à se rendre utile à lui-même, à sa famille, à son pays. Le sort de la nation est entre les mains des instituteurs et, s'ils n'agissent avec unité d'action, s'ils ne moralisent les enfants de concert, s'ils ne les dressent d'après des principes conformes, à de saines doctrines, ils ne jetteront que des bases mouvantes, ils élèveront un édifice disproportionné et peu solide, ils ne façonneront que des éléments dissemblables qui, se joignant mal, ne formeront qu'un corps disgracieux informe, qui, au moindre ébranlement se désorganisera. Des principes qui sont inculqués à la jeunesse dépend l'avenir du peuple et de leur uniformité dépend la durée de son existence politique, de sa nationalité. Former une association d'instituteurs est donc réellement une entreprise patriotique à laquelle l'honneur et l'amour national oblige tout instituteur canadien ou français établi en ce pays, de concourir.

Des remerciemens furent ensuite adressés au président et au secrétaire de l'association, après quoi la réunion s'ajourna.